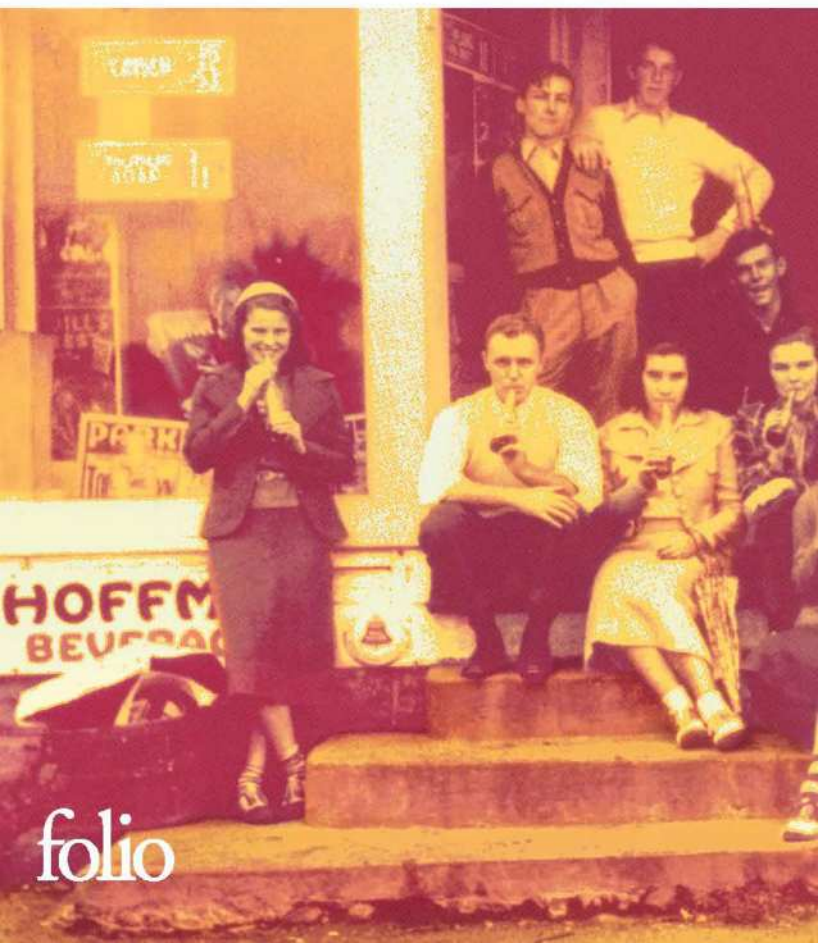


# Philip Roth

## Pastorale américaine



folio

COLLECTION FOLIO

Philip Roth

Pastorale  
américaine

*Traduit de l'américain  
par Josée Kamoun*

Gallimard

*Titre original :*  
AMERICAN PASTORAL

© *Philip Roth, 1997. All rights reserved.*  
© *Éditions Gallimard, 1999, pour la traduction française.*

Philip Roth est né à Newark aux États-Unis en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye Columbus* (Folio n° 1185) lui vaut le National Book Award en 1960. Depuis, il a reçu de nombreux prix aux États-Unis en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 2293), en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653) et en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072).

*Pastorale américaine* a reçu le prix du Meilleur Livre étranger en 2000.



*à J. G.*





Rêvez, quand le jour s'achève  
Rêvez, peut-être se réaliseront vos rêves  
La vie n'est jamais si noire qu'on croit  
Alors rêvez, rêvez, rêvez...

Johnny Mercer,  
*Dream*, chanson populaire  
des années quarante

La rare occurrence de ce à quoi l'on s'attend...

William Carlos Williams,  
*Chez Kenneth Burke*, 1946



I

*Le paradis de la mémoire*



Le Suédois. Pendant la guerre, quand j'étais dans les petites classes, c'était un nom magique dans notre quartier de Newark, y compris pour les adultes dont les parents avaient grandi dans le vieux ghetto de Prince Street, et dont l'américanisation n'était pas parachevée au point qu'ils se pâment devant les prouesses d'un athlète de lycée. Magique le nom, magique le visage, véritable anomalie génétique. Parmi les rares Juifs au teint clair, dans notre lycée où les Juifs étaient majoritaires, personne ne possédait de près ni de loin le masque viking impassible et les mâchoires carrées de ce blond aux yeux bleus, né dans notre tribu sous l'identité de Seymour Irving Levov.

Le Suédois s'illustrait au football américain comme arrière, au basket-ball comme pivot, et au base-ball comme première base. Seule l'équipe de basket fut jamais d'un bon niveau : elle remporta deux fois le championnat de la ville du temps que Seymour en était le marqueur vedette. Mais, pourvu qu'il se distinguât, le destin de nos équipes sportives nous importait peu, à nous dont les parents, ayant le plus souvent eu la vie trop dure pour s'offrir des études, vénéraient par-dessus tout la réussite universitaire.

En effet, la violence physique, même camouflée par le maillot de sport et les règles du jeu, même lorsque les Juifs n'étaient pas censés en faire les frais, n'avait rien d'une source de plaisir traditionnelle dans notre communauté — contrairement aux diplômés de haut niveau. Pourtant, à travers le Suédois, le quartier s'engagea dans une nouvelle représentation de lui-même et du monde en général, une représentation fantasmatique, commune à tous les supporters : presque à l'égal des Gentils (tels qu'elles se les figuraient du moins), nos familles parvinrent à oublier la réalité des choses et à placer tous leurs espoirs dans la performance sportive. Par-dessus tout, elles parvinrent à oublier la guerre.

Car ce culte de Seymour Levov, ainsi promu Apollon des foyers juifs de Weequahic, trouvait sans doute son explication la plus logique dans la guerre contre les Allemands et les Japonais, avec les angoisses qu'elle faisait naître. Grâce à ce Suédois imbattable sur le terrain, la surface absurde de la vie se mettait à fournir une assise singulière autant qu'illusoire, une échappatoire dans un monde d'innocence suédoise à ceux qui vivaient dans la terreur de ne jamais revoir qui son fils, qui son frère, qui son mari.

Or, comment réagissait-il devant cette glorification, cette sanctification de tous les bras roulés qu'il exécutait, de toutes les passes qu'il bloquait d'un saut, de tous les doubles qu'il frappait en ligne d'attaque ? Était-ce ce qui faisait de lui ce garçon posé, au visage marmoréen ? Ou bien fallait-il voir dans cette sobriété qui lui donnait l'air si mûr pour son âge l'indice d'un combat intérieur acharné contre son propre narcissisme, que la communauté tout entière abreuvait d'amour ? Car pour le Suédois les majorettes du lycée avaient une ovation parti-

culière. Contrairement aux autres ovations, censées inspirer toute l'équipe ou galvaniser les spectateurs, il s'agissait d'un hommage à sa seule personne, scandé par des piétinements, et exprimant un enthousiasme sans retenue ni mélange pour sa perfection. Cette ovation ébranlait les murs du gymnase pendant les matches de basket chaque fois qu'il gagnait le rebond ou marquait un point, elle balayait nos tribunes dans le stade municipal lors des matches de football chaque fois qu'il gagnait un mètre ou qu'il interceptait une passe. Même à Irvington Park, lors des matches de base-ball à domicile qui n'attiraient pas foule, et où il n'y avait pas de groupes de majorettes agenouillées avec ferveur sur la touche, on en entendait les accents clairsemés repris par une poignée de braves de Weequahic sur les tribunes de bois, non seulement quand le Suédois montait batter, mais dès qu'il faisait un *put out* de routine à son poste. Cette ovation consistait en dix syllabes, dont les quatre de son nom, sur le rythme suivant : un-deux trois-*quatre* ! un-deux un-deux trois-*quatre* ! Au football américain en particulier, le tempo allait s'accéléralant à chaque répétition, pour atteindre, avec le sommet de la frénésie adulatrice, l'instant d'extase, la salve triomphale : les filles faisaient la roue et les jupes s'envolaient, découvrant les culottes de gymnastique orange de dix vigoureuses petites majorettes, feu d'artifice fugace à nos yeux éblouis... et tout ça, pas par amour pour vous ou moi, mais pour le fabuleux Suédois : « Levov Seymour, ça rime a-vec a-mour... Levov Seymour, ça rime a-vec a-mour... Levov Seymour, ça rime a-vec a-mour ! »

Où qu'il tournât ses regards, les gens étaient épris de lui. Les marchands de bonbons à qui nous cassions les pieds, nous les gosses, nous apostrophaient

toujours d'un « Hé toi, là-bas, dis donc ! » ou bien, « Dis donc t'as pas fini, toi ! » ; mais, lui, ils l'appelaient avec respect « le Suédois ». Les parents lui souriaient benoîtement et l'appelaient Seymour. Les filles qu'il dépassait dans la rue cessaient leurs bavardages pour faire mine de s'évanouir, et les plus effrontées lui criaient : « Reviens, reviens, Seymour de ma vie. » Lui laissait faire, il traversait le quartier, riche de cet amour qui semblait le laisser froid. Tandis que nous rêvions, tous tant que nous étions, de l'assurance que nous aurait donnée une idolâtrie si totale et si absolue, l'amour dont on l'accablait semblait au contraire le *priver* de tout sentiment. Ce garçon dont tant de gens avaient fait le symbole de l'espoir — parce qu'il incarnait la force, la décision, la valeur et la vaillance qui ramèneraient nos conscrits indemnes de Midway, de Salerne, de Cherbourg, des Salomon et des Aléoutiennes, ou encore de Tarawa — paraissait tout à fait étranger à la malice et à l'ironie, qui auraient pu entamer son précieux sens des responsabilités.

Car la malice et l'ironie ne feraient que briser l'élan d'un jeune homme comme le Suédois, l'ironie étant une consolation humaine dont on n'a que faire quand on obtient ce qu'on veut à l'égal d'un dieu. À croire qu'il réprimait toute une facette de sa personnalité — à moins qu'elle n'ait encore été latente — ou bien, et c'est plus probable, qu'il ne possédait pas cette facette. Sa distance, sa passivité apparente en tant qu'objet de tout cet amour platonique, de toute cette cour qu'on lui faisait, le plaçaient sinon sur un plan divin, du moins un bon cran au-dessus du *vulgum pecus* auquel nous appartenions presque tous à l'école. Il avait partie liée avec l'histoire, il en était l'*instrument* ; l'estime passionnée qu'on lui vouait ne



serait peut-être pas née s'il ne s'était pas trouvé battre le record de Weequahic au basket — vingt-sept points contre Barringer — précisément le triste jour de 1943 où cinquante-huit forteresses volantes avaient été abattues par la Luftwaffe, deux par des tirs antiaériens et cinq autres s'étant écrasées après avoir passé la côte anglaise au retour des bombardements sur l'Allemagne.

J'avais dans ma classe le frère cadet du Suédois, Jerry Levov, un gamin malingre, taillé comme un bâton de réglisse, avec une petite tête, souple comme un chat, surdoué en mathématiques — il quitta le lycée en 1950. Sans être jamais vraiment l'ami de personne, à sa manière irascible et impérieuse, Jerry finit par s'intéresser à moi et c'est ainsi qu'à dix ans, je me faisais battre régulièrement au ping-pong dans le sous-sol aménagé des Levov, à l'angle de Wyndmoor Street et de Keer Avenue — le terme « aménagé » indiquant qu'il était lambrissé de pin nouveaux, et non pas destiné à ménager les petits camarades de Jerry, ce qu'il ne semblait guère disposé à faire.

L'agressivité explosive que Jerry manifestait à une table de ping-pong dépassait de loin celle de son frère à n'importe quel sport. Une chance pour moi : la balle de ping-pong, par sa forme et son poids, est génialement conçue pour ne pas vous emporter un œil. Sinon, je ne serais jamais allé jouer dans le sous-sol des Levov. Si cela n'avait pas été pour me vanter d'avoir mes entrées chez le Suédois, rien n'aurait pu me faire descendre là-bas avec pour seule protection une petite raquette en bois de rien du tout. Un objet aussi léger qu'une balle de ping-pong ne saurait se transformer en arme fatale, pourtant, la façon dont Jerry la catapultait laissait transparaître une soif de meurtre. Il ne me vint jamais à l'esprit que cette

démonstration de violence n'était peut-être pas sans rapport avec le statut de petit frère du Suédois. Moi qui ne pouvais m'imaginer sort plus enviable — sauf à être le Suédois lui-même —, comment aurais-je deviné que pour Jerry il était difficile d'en imaginer de pire ?

La chambre du Suédois, où je n'ai jamais osé entrer, mais devant laquelle je m'arrêtais quand je sortais de celle de Jerry pour aller aux toilettes, était blottie sous l'auvent, côté jardin. Avec son plafond mansardé, ses lucarnes et les étendards de Weequahic sur ses murs, elle correspondait en tout point à l'idée que je me faisais d'une vraie chambre de garçon. Depuis les deux fenêtres qui donnaient sur la pelouse, on voyait le toit du garage des Levov, où, dès l'école primaire, le Suédois s'entraînait à batter l'hiver en tapant sur une balle de base-ball au bout d'un câble attaché à une poutre — idée qu'il avait peut-être tirée d'un roman sur le base-ball écrit par John R. Tunis, intitulé *Le Petit Gars de Tomkinsville*. Je découvris ce livre, ainsi que d'autres romans de base-ball du même auteur — *Le Duc de fer*, *Le Duc fait son choix*, *Le Choix du champion*, *Les Jeunes de Keystone*, *Le Champion du lycée* —, sur l'étagère du Suédois où ils étaient rangés par ordre alphabétique entre deux lourds presse-livres de bronze, répliques en miniature du *Penseur* de Rodin, qui étaient peut-être un cadeau de bar-mitsva. Aussitôt, je me rendis à la bibliothèque pour emprunter tous les livres de Tunis disponibles et je commençai par *Le Petit Gars de Tomkinsville*. Pour un garçon de mon âge, c'était un livre noir, qui vous prenait aux tripes ; il était écrit dans un style simple, voire un peu raide par endroits, mais direct et digne, et il relatait l'histoire du Petit Gars, Roy Tucker, un jeune lanceur au cœur pur,

paysan des collines du Connecticut, dont le père était mort quand il avait quatre ans, la mère quand il en avait seize, et qui aidait sa grand-mère à joindre les deux bouts en travaillant à la ferme le jour et en ville le soir, au « drugstore MacKenzie, à l'angle de la grand-rue ».

Le livre, publié en 1940, était illustré de dessins en noir et blanc qui alliaient le minimum d'exagération expressionniste à la précision anatomique pour faire ressortir de manière convaincante la dureté de la vie du Petit Gars. Car, à l'époque, le base-ball n'était pas encore enluminé d'un million de statistiques ; il reposait sur les mystères d'un destin terrestre, et les joueurs de première division ressemblaient moins à des gosses bien bâtis et bien nourris et davantage à des travailleurs faméliques. Les dessins semblaient nés de l'Amérique de la Crise, à ses heures les plus sombres, les plus austères. À peu près toutes les dix pages, pour représenter à grands traits l'effort physique à un moment clef (« Il réussit à mettre la gomme », « C'était trop loin », « Razzle boita jusqu'à l'abri »), on voyait une esquisse noire, lourde d'encre — la silhouette malingre, visage dans l'ombre, d'un joueur qui se détachait sur la page blanche, isolé, l'être le plus solitaire qui soit, aussi loin de la nature que de l'homme ; d'autres fois le joueur paraissait sur une moucheture qui figurait l'herbe du terrain, traînant derrière lui la statuette décharnée de son ombre vermiforme. Il n'avait rien pour plaire, ce joueur, même dans sa tenue ; s'il était lanceur, sa main gantée avait l'air d'une patte ; et ce que toutes ces images tendaient à montrer noir sur blanc, c'est que jouer dans une grande équipe, pour héroïque que cela paraisse, n'était jamais qu'une forme particulièrement harassante d'exploitation du travailleur.

*Le Petit Gars de Tomkinsville* aurait tout aussi bien pu s'intituler *L'Agneau de Tomkinsville*, voire *L'Agneau de Tomkinsville mené à l'abattoir*. Dans sa carrière de fusible au sein des Dodgers de Brooklyn, lanterne rouge du classement, chaque triomphe est payé d'une déception cuisante, ou d'un accident catastrophique. L'amitié solide qui se noue entre ce jeune solitaire privé des siens et un receveur vétéran de l'équipe nommé Dave Leonard, qui parvient à lui enseigner les us et coutumes des équipes de première division et qui, « avec ses yeux bruns et calmes, derrière la base », lui permet de sortir d'une situation d'échec, est brutalement interrompue après six semaines de matches, lorsque le nom de l'ancien est rayé des listes du jour au lendemain : « C'est une vitesse dont on parle peu au base-ball, la vitesse à laquelle un joueur monte — et chute. » Ensuite, après que le Petit Gars a gagné son quinzième match consécutif — record pour un nouveau qu'aucun lanceur des deux équipes n'a jamais pu battre —, il est accidentellement renversé dans les douches par une bande de joueurs turbulents qui chahutent après la victoire ; il s'est blessé au coude dans sa chute et ne peut plus lancer. Il doit donc rester sur le banc de touche jusqu'à la fin de la saison, frappeur suppléant parce qu'il est très fort à la base. Puis, pendant les neiges de l'hiver — il est rentré dans le Connecticut, et passe de nouveau ses journées à la ferme et ses soirées au drugstore, désormais célèbre mais redevenu le petit garçon de sa grand-mère —, il travaille tout seul avec zèle et applique les conseils de Dave Leonard, garder un tir haut (« Sa pire faute était de garder l'épaule droite trop basse et de trop lever le bras pour lancer »). Il suspend donc une balle à une corde dans la grange et cogne dessus les froids

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

GOODBYE, COLUMBUS (Folio n° 1185)

LAISSER COURIR (Folio n° 1477 et 1478)

PORTNOY ET SON COMPLEXE (Folio n° 470)

QUAND ELLE ÉTAIT GENTILLE (Folio n° 1679)

TRICARD DIXON ET SES COPAINS

LE SEIN (Folio n° 1607)

MA VIE D'HOMME (Folio n° 1355)

DU CÔTÉ DE PORTNOY ET AUTRES ESSAIS

PROFESSEUR DU DÉsir (Folio n° 1422)

LE GRAND ROMAN AMÉRICAIN

L'ÉCRIVAIN DES OMBRES (repris en Folio n° 1877 sous le titre L'ÉCRIVAIN FANTÔME qui figure dans ZUCKERMAN ENCHAÎNÉ avec ZUCKERMAN DÉLIVRÉ, LA LEÇON D'ANATOMIE et ÉPILOGUE : L'ORGIE DE PRAGUE)

ZUCKERMAN DÉLIVRÉ

LA LEÇON D'ANATOMIE

LA CONTREVIE (Folio n° 2293)

LES FAITS

PATRIMOINE (Folio n° 2653)

TROMPERIE (Folio n° 2803)

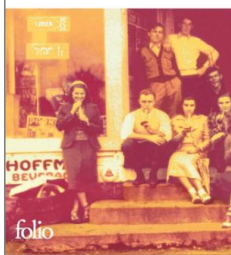
OPÉRATION SHYLOCK (Folio n° 2937)

LE THÉÂTRE DE SABBATH (Folio n° 3072)

PASTORALE AMÉRICAINNE (Folio n° 3533)

J'AI ÉPOUSÉ UN COMMUNISTE

**Philip Roth**  
Pastorale américaine



# Pastorale américaine

## Philip Roth

Cette édition électronique du livre  
*Pastorale américaine* de Philip Roth  
a été réalisée le 10 octobre 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070417360 - Numéro d'édition : 184577).

Code Sodis : N50213 - ISBN : 9782072452284

Numéro d'édition : 232996.